



Des pions sur l'échiquier de l'histoire?

RÉCIT Arturito Pomar, enfant prodige des échecs, était-il manipulé par Franco? Et tous les héros oubliés de l'année 1962? Un problème subtilement composé par Paco Cerdà.

Le Pion, de Paco Cerdà, traduit de l'espagnol par Marielle Leroy, la Contre Allée, 360 pages, 23,50 euros

Le pion ne peut qu'avancer, prendre ou être pris. Il peut rêver d'atteindre la huitième rangée et se métamorphoser en reine, tous les joueurs d'échecs savent que cela n'arrive qu'exceptionnellement dans les parties réelles. Le pion est là pour obéir, à son roi dans la fiction de l'échiquier, à la main du joueur qui le pousse, le bloque ou le sacrifie pour les besoins d'une stratégie qui le dépasse, et dont il est peut-être la pièce maîtresse. Qui sait? Pas lui en tout cas.

Ce jour de février 1962, à l'ouverture classique e4 des blancs, un petit Espagnol de 30 ans, que sa calvitie fait paraître bien plus âgé, réplique en posant son pion sur e5. Pour les spécialistes, c'est la « défense sicilienne ». Un choix plutôt gonflé: Bobby Fischer est un spécialiste de cette ouverture. Nous sommes en Suède, à Stockholm, dans un tournoi qualificatif pour les championnats du monde. Le champion américain de 18 ans affronte celui qui, treize ans avant lui, l'a précédé dans la longue liste des « Mozart des échecs », Arturo Pomar.

En Espagne, dans la presse du régime, on l'appelait Arturito. L'enfant prodige participa, à 10 ans, à la finale du championnat d'Espagne; à 12, il poussa le champion du monde Alekhine à la partie nulle avec les noirs.



Arturito Pomar, lors d'un tournoi à Londres, en 1946, face au grand maître Ossip Bernstein. AKA-IMAGES/TT NEWS AGENCY

Il devint le premier Espagnol à obtenir le titre de grand maître international, l'année de son match avec Fischer. Tant que cela pouvait le servir, Franco en fit son pion.

CHAQUE COUP EST UN CHAPITRE, CHAQUE CHAPITRE UNE HISTOIRE VRAIE

Paco Cerdà compose, à partir de cette partie, un roman sans fiction dont chaque coup est un chapitre et chaque chapitre une histoire vraie, une histoire de pion. Sur le grand échiquier dont on peine à discerner les joueurs passent les pièces de cette partie qu'on nomme histoire. Cette année 1962, ils ont pour nom Gary Powers, pilote de l'avion espion U2 abattu au-dessus de l'URSS qui eut le mauvais goût de ne pas se suicider; Julian Grimau, communiste espagnol recherché depuis 1936, dénoncé par un traître et fusillé; Roman Alonso Urdiales, jeune phalangiste auteur d'un attentat contre Franco, jugé trop modéré; Ronald Stokes, tué à bout portant par un policier blanc en essayant de se courir un Noir blessé. Et bien d'autres, connus et inconnus, mineurs des Asturies grévistes et jetés en prison, comme Dolores Medio, écrivaine et journaliste, emprisonnée pour avoir crié sa solidarité.

Le livre de Paco Cerdà fait de ces figurants oubliés, espagnols ou états-uniens, les premiers rôles d'un film qui se déroule sans fin, dilaté cette année 1962 aux dimensions de l'intemporel. ■

ALAIN NICOLAS

Chercher sa tête au cœur du labyrinthe

CONTES Gonçalo M. Tavares propose, avec *Mythologies*, trente fables irréelles dont la naïveté grinçante met en scène la cruauté de l'histoire du XX^e siècle et de celle d'aujourd'hui.

Mythologies, de Gonçalo M. Tavares, traduit du portugais par Dominique Nédellec, Viviane Hamy, 372 pages, 22,90 euros

La Femme-sans-Tête avance dans ce qui semble être un labyrinthe. C'est une mère, elle cherche ses trois fils, pour leur demander de l'aider à la retrouver. La scène n'a pas été placée en tête des *Mythologies*, de Gonçalo Tavares, par hasard. Elle plonge d'emblée le lecteur dans l'irréalité et le malaise que ses lecteurs

connaissent bien depuis *Appendre à prier à l'ère de la technique*. N'aurait-elle pas valeur d'indice pour la lecture du recueil? Une femme décapitée cherchant sa tête et ses enfants au cœur d'un labyrinthe évidemment mythique, comment mieux décrire l'absurdité de l'histoire du XX^e siècle dont il distille, de livre en livre, l'incongruité sanglante? *Mythologies* regroupe deux recueils de récits, la *Femme-sans-Tête* et *l'Homme-au-Mauvais-Œil*, et *Cinq enfants, cinq souris*, trente contes grinçants, cruels et parfois drôles tournant

autour des guerres, civiles ou mondiales, où morts et vivants semblaient échanger leurs rôles. On ne sait qui est qui. Un homme peut s'appeler « Moscou », un autre « Berlin », sans qu'on puisse en conclure quoi que ce soit. La plupart d'entre eux portent, on l'a vu, des sobriquets qui en font des personnages de fables dérisoires de notre mythologie contemporaine. Faut-il y voir une description désespérante de notre condition ou un jeu macabre et ironique? Tavares ne tranche pas: « Il n'y a pas de miroir. Juste des phrases. » ■

A. N.

McCullers, lesbienne invisible

LITTÉRATURE L'écrivaine et archiviste Jenn Shapland est partie sur les traces de la romancière américaine, mettant au jour son homosexualité.

Carson McCullers et moi, de Jenn Shapland, traduit de l'anglais (États-Unis) par Hélène Cohen, les éditions du Portrait, 300 pages, 24,90 euros

En 2012, alors qu'elle est stagiaire aux archives du Harry Ransom Center d'Austin, au Texas, Jenn Shapland découvre la correspondance amoureuse entre Carson McCullers, l'autrice de *Frankie Addams* et *Le cœur est un chasseur solitaire*, et l'écrivaine aventurière Annemarie Schwarzenbach. Deux ans plus tard, les transcriptions des séances d'analyse de Carson McCullers « refont surface », à la suite du décès de Mary Mercer, la thérapeute. À sa grande surprise, Jenn Shapland trouve dans ce qui ressemble à un manuscrit non publié des indices d'une relation sentimentale entre les deux femmes. « J'y ai vu la seule histoire jamais écrite: celle d'une marginale solitaire aux prises avec son individualité cachée et impuissante à formuler ses désirs. »

« STRATÉGIE D'ADAPTATION »

Pendant six ans, Jenn Shapland va partir sur les traces de Carson McCullers: à Columbus, Géorgie, la ville natale que Carson n'a cessé de transfigurer dans ses livres, à Yaddo, dans l'État de New York, une prestigieuse résidence d'artistes où la romancière a séjourné. Écumant les archives et les biographies qui masquent les relations avec des femmes au profit du mariage toxique avec Reeves McCullers, épousé deux fois, Shapland met au jour une homosexualité écartée par l'histoire officielle et le récit hétérosexuel. Pour qui sait lire entre les lignes, tout était pourtant là, sous les yeux des lecteurs de ses romans ou de ses deux autobiographies inachevées.

Ni roman ni biographie, *Carson McCullers et moi* est un essai singulier où l'écrivaine avance main dans la main avec son sujet. En creusant la vie de Carson McCullers, Jenn Shapland, en couple avec une femme, dessine en miroir son autoportrait dans une Amérique qui s'apprête à élire Donald Trump. Archiviste scrupuleuse, elle interroge chaque détail, jusqu'aux pièces manquantes: les lettres bien sûr, le manteau en laine vert citron et la chemise de nuit blanche, des lunettes de vue jamais retrouvées. Dans des chapitres courts qui s'affranchissent de la chronologie, elle revient sur la « stratégie d'adaptation » des gays et des lesbiennes à une époque où on parle encore de « maladie congénitale », se méfie de sa propension à plaquer sur Carson McCullers sa propre vision de la réalité. Un dialogue fécond où s'expriment la liberté des femmes et l'importance des modèles littéraires pour trouver son propre chemin. ■

S. J.